

LA LETTRE POETIQUE

N° 42 - Juin 2007

Où soufflais-tu Eole

Où soufflais-tu Eole avec tes alizés
Où soufflais-tu dis moi quand le soleil brûlant
Réchauffait notre amour de ses babilllements
Tu étais je le sais en lointaines contrées
Pendant que notre amour brillait au firmament.

Il brillait dans les cieux comme un astre radieux
Et les nuits qui passaient sur nos cœurs dans la joie
Donnaient à notre amour ce je ne sais trop quoi
Qui forgeait cette union en des rêves amoureux
Inscrite dans le temps par la plume des dieux.

Nous étions elle et moi suspendus aux nuages
Rien ne nous atteignait, même pas les orages
Il y avait en nous ces baisers langoureux
Que nos cœurs échangeaient dans des nuits pas très sages
Quand le soleil sur nous se faisait radieux.

Eole tu étais le souffle si frivole
Qui soulevait gaielement les jupons de ma belle
Tu aimais savourer ces belles farandoles
Qui te réjouissait quand sa robe flanelle
S'évasait sous ton souffle à la douceur charnelle.

Et quand la mer venait murmurer à nos pieds
Des mots qui se perdaient dans notre immensité ;
Alors à tous les deux vous faisiez s'envoler
Nos rêves les plus fous sous le soleil d'été
Nous plongeant dans l'ivresse d'un amour passionné.

Maintenant qu'en est-il de ce passé si proche
Que nous avons perdu sans savoir les demain
Je plonge alors mes mains dans le creux de mes poches
Et regarde la mer qui s'étale au loin
Mais elle n'est plus là sa main tenant ma main.

Ton vent a dissipé notre amour sur le sable
Et je peux te le dire mon cœur en est malade
Tu l'as laissé s'enfuir vers d'autres horizons
Où nos cœurs ont cessé de battre à l'unisson
S'éloignant à jamais sans donner de raison.

Le loup 03.04.07

Le vide

Comme un sonar je suis à l'écoute
En moi, s'est insinué le doute
Je me suis égaré dans les limbes
Ame solitaire dans les ténèbres

Je crie cette douleur intense
De ce vide sans parois
Dans un état de transes
Qui marque mon désarroi

Perdant la notion du temps
J'ai oublié mes repères
Dans le ventre mou du néant
Où le cours de la vie s'altère

Je souffre de ce bruit sans fond
A l'affût de la moindre résonnance
Seul avec mes idées je me morfonds
De ne point avoir d'assistance

La peur s'insinue lentement
Avec ses atomes crochus
Ennemi qu'il faut combattre
Que le chemin est ardu

L'angoisse me gagne altière
Comme un étau sur ma poitrine
Je souffre le manque d'air
Tellement elle me comprime

Aveugle je suis devenu dans la nuit
De ce monde qui m'envahit
De ces faits et gestes anodins
Qui m'ont perdu sur le chemin

A tâtons les mains tendues devant
J'avance tout doucement mes pas
Le silence me submerge de son vide
Et m'inonde tel un fluide acide

Je me suis égaré dans les limbes
Perdant la notion du temps
Seul avec mes idées je me morfonds
Le silence me submerge de son vide

Philippe Silvagni Mai 07

++++
Le Journal à Sajat N° 76/77 est paru. Grand format, très nombreux
auteurs. Tarif : 5.5 € - 2, rue Louis Blanc 75010 Paris
Thème du prochain numéro : La terre, le paysan.

Le Mascaret

Deux torrents ont jailli, l'un du puits de Sancy,
L'autre des Pyrénées : leurs eaux roulaient ainsi
Glissant sur les rochers, bondissant vers la plaine,
Pour se rejoindre enfin courant à perdre haleine.

Leurs veines charriaient le sang des montagnards :
L'auvergnat jovial, mi gaulois mi grognard ;
Le catalan hardi, butant sur la rocaille,
Tournant vers les vallées leurs yeux pleins de grisaille.

La Dordogne emportait la gloire des massifs,
La Garonne attestait de destins possessifs,
Vers la mer on portait de vigoureux messages :
On lui dirait les vins, les truffes, les fromages.

L'Armagnac parlerait de bastides, de tours,
Sarlat de préhistoire et de ses alentours ;
Toulouse évoquerait son rose Capitole,
Les vallées vanteraient leur richesse agricole...

Drainant villes et gens avec tous leurs espoirs,
Ces fleuves grandissaient portant dans leurs miroirs
Le ciel du Périgord, les langues occitanes,
Brûlant de se mêler aux ardeurs océanes.

De son côté la mer, fière des ses marins,
Se préoccupait peu de ces hôtes lointains,
Trouvant fades leurs eaux et maigres leurs prouesses,
Rives trop resserrées, peuples pleins de faiblesses.

Elle envoie devant eux l'insolent mascaret
Pour repousser le flot, imposer un arrêt,
Au-delà de Bordeaux et bien après Libourne,
Le coquin prétend donc qu'à la source on retourne.

L'eau douce oppose alors un solide rempart,
Deux vagues s'affrontant, on ne sait où l'on part :
Le remous bouillonnant atteste la bataille
Mais enfin jusqu'aux monts faudra t'il que l'on aille ?

Après tout que ferait dans les plaines la mer ?
Avec son eau saline et son goût trop amer...
Vaut t'il pas mieux s'unir avec l'onde fluviale
Et trouver un espace où finir la cavale ?

Pour aborder Ambès on calcule un baiser ;
Le bec les attend là, prêt à tout apaiser.
La Gironde en naquit, permettant l'impossible :
Pour marier la mer, fit le « Fleuve impassible ».

Du Médoc au Blayais, du Verdon à Royan,
On admirait au loin et jusqu'à Cordouan
Cette eau qui rassemblait un bon quart de la France.
Et pour la saluer, Pauillac connut sa chance.

Les troubadours à Blaye entonnèrent ce chant,
Célébrant cette mer en leurs terres montant
Mais pour connaître mieux ce phare ouvrant le monde
Siré pour le Médoc révéla la Gironde !

(†) Georges Seguin Octobre 1986 (En hommage à Pierre Siré.)

Une mère

Une mère
c'est une porte cochère
ou l'on peut s'abriter
des larmes de douleur
qui nous labourent le cœur
une mère
c'est l'atmosphère
qui nous permet
de respirer
et qui nous donne l'envie
de vivre et de survivre
une mère
c'est l'éclat de lumière
qui illumine le sentier
sur lequel on se perd
une mère
c'est un sentiment, un rêve
qui adoucit nos nuits
et qui s'inquiète de son enfant
moi, ma mère elle est tout ça
et encore plus
elle est tout simplement
ma maman.

Titoune

+++++

Donnez du temps
Aux timides
Avant de les incorporer
Dans les rangs des imbéciles
*
Aucun risque
A dire qu'On est bête
Personne
Ne se sent visé
*
Les bêtises qui sortent
De la bouche des enfants
Sont signes de promesses
*
La mort
Frappe au hasard
Mais c'est toujours un imbécile
Qui va lui ouvrir la porte
*
L'art des imbéciles
C'est de croire
Qu'ils en font

Louis Savary (Le B. A. BA de la bêtise) Extraits.

Mon fils et ses copines

Christelle, tu penses?
On se connaît depuis l'enfance,
Des cartes je sui écris,
Ce n'est pas comme à Stéphanie.

L'adresse de Gladys est bien notée,
Mais c'est encore Estelle ma préférée.
Je suis sorti avec Géraldine,
Julie l'a mis en sourdine

Je ne vous parle pas de Betty,
Qui n'est pas la moins jolie,
Mais il y a aussi Sandra,
On peut dire qu'avec elle ça va.

Emilie est sur les rangs,
Je ne vais pas perdre mon temps
Mon père ne m'a rien dit
Peut-être n'a-t-il pas tout compris.

Quand je serai u peu plus grand
Je penserai à mes parents
Qui, indulgents, souriaient
Je comprendrai alors qu'ils savaient.

L'amour vainc la solitude
Mais je vais devoir reprendre mes études
En fait de vétérinaire je n'ai
Soigné que des pouliches égarées.

Papa Tagon (août 1995)

+++++

Toujours plus belle qu'un soleil merveilleux,
De l'infini de l'eau, de la couleur de tes yeux,
Notre esprit divague au son de ta prière.
Telle douce princesse temps, Pascale
Pourquoi donc les flots sur une mer en deuil
Viennent' ils dans leur berceau se briser sur l'écueil sans histoire?
Sur la cime empourprée de roses et de bruyères,
Nous donnerons un oreiller soyeux de ta nuit étoilée
Et des vagues soupirantes berceront
Notre vie de ta lumière éclatante.

Michel Prades

Revue LIBELLE N° 179 - Mai 2007 - Prix : 2 €

Les sucettes Suzette

A la récré Suzette
Les poches pleines de sucettes
Distribuait généreusement
Les petits bâtons blancs
Qui faisaient tomber les dents
Des enfants qu'elle n'aimait pas bien
Le soir, elle allait voir
Monsieur le Chirurgien Dentiste
De la rue des allumettes
Qui la fournissait en sucettes
Et lui posait des appareils
Comme au chevalier Bayard
Quand il partait aux croisades
De la rédemption des caries

Comme ça
Jamais la maman de Suzette
N'a déboursé un seul centime
Pour les dents de Suzette
Ni pour les sucettes
De Suzette qui avait une dent
Contre les enfants
Qu'elle n'aimait pas bien

Jean Pierre Lesieur (Suzette)

+++++

Ami

à mon ami Frédéric Maire

L'amitié sans partage
Comme on offre son cœur
Comme on s'offre à l'envi

Sans souci d'être sage
Partager le malheur
Ce bonheur d'être en vie

Puis étouffer sa rage
Immoler sa pudeur
Et se voulant ainsi

Arracher mille pages
En cachant sa douleur
Pour que vive l'ami

Patrick Marcadet . Extrait du recueil "Non Dit"
Collection Sajat

ISSN 1768-336X

Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :
Olivier MUNIN.
Association ARKADIA, 28 allée de Saige 33140 Cadaujac
<http://arkadiaweb.free.fr>